

révolutionnaires d'alors et à plus forte raison parmi la jeunesse ouvrière vivant dans le dénuement le plus complet et illettrée dans sa grande majorité. C'est seulement à partir du moment où ils entrent en relation avec les courants blanquistes et marxistes que leur théorie trouve un certain écho parmi ces jeunes étudiants.

Mais, par sa création même, la Première Internationale établit définitivement les principes de la lutte organisée et internationale du prolétariat et prépare les conditions nécessaires pour que, dans la période ultérieure, le mouvement de la jeunesse prolétarienne puisse former et exercer une activité spécifique. Les incidents qui eurent lieu au Congrès de l'Internationale tenu à Genève en 1866 montrent, à notre avis, que cette assemblée était absorbée toute entière par les problèmes fondamentaux, l'émancipation du prolétariat et, par conséquent, en dehors des préoccupations pratiques de la jeunesse. Riazanov relate, dans son livre « Marx et Engels », que ce Congrès débuta par un scandale. De France étaient arrivés, outre les proudhoniens, des blanquistes qui prétendaient participer aux travaux du Congrès. Presque tous étaient des étudiants très révolutionnaires... Quoique n'ayant aucun mandat, ils faisaient plus de tapage que tout le monde. En fin de compte, on les expulsa rudement. A ce Congrès, il fut cependant question de la jeunesse. Une thèse de Marx en parlait, laquelle fut d'ailleurs adoptée sans amendement. On y disait notamment que « la tendance de l'industrie contemporaine à faire collaborer les enfants et les adolescents des deux sexes à l'œuvre de production sociale était une tendance progressiste, saine et légitime, quoique, sous la domination du capital, elle se transforma en un horrible fléau. Dans une société rationnellement organisée, d'après Marx, tout enfant, à partir de l'âge de 9 ans, devait être un travailleur productif. De même aucun adulte en bonne santé ne pouvait se dérober à l'accomplissement de cette loi de la nature : travailler pour avoir la possibilité de manger et travailler non

seulement intellectuellement mais aussi physiquement ». Nous parlerons plus loin des différentes positions revendiquées au sein du mouvement ouvrier, à ce sujet. Pour l'instant contentons-nous de voir, dans cette énonciation, le contenu essentiel des mouvements de jeunesse qui fleurissent plus tard dans la Deuxième Internationale.

Que la Première Internationale n'ait pas rencontré la sympathie de la jeunesse ouvrière, qu'elle se soit même écroulée, la faute en est à la situation de l'époque faisant de cette Internationale une organisation possédant des génies comme Marx Engels, mais ne contrôlant pas encore des masses prolétariennes considérables et déployant son activité principalement dans l'élaboration des données idéologiques sur lesquelles s'appuya l'action prolétarienne dans la nouvelle situation. De la formation de la Deuxième Internationale résultent deux phénomènes importants pour expliquer le succès qu'elle put remporter parmi la jeunesse ouvrière. Avant tout elle représente la consécration du marxisme en tant que méthode de lutte du prolétariat et elle popularise cette doctrine. En second lieu elle permet au prolétariat de devenir une force sociale numériquement puissante en l'organisant au sein des syndicats ; et, s'appuyant sur l'héroïsme des travailleurs tombés, dans le passé, pour la cause du prolétariat, elle remplit dès lors les conditions d'attraction réclamées par la jeunesse ouvrière. Mais il y a cependant dans cette Internationale, une action spécifique des jeunes dont il faut examiner, ici, les bases.

Jusque là on ne pouvait parler d'un mouvement de jeunesse ouvrière ayant des tâches et des organisations propres. C'est seulement quand la lutte ouvrière passe de la spontanéité à l'action concertée et systématique et que les programmes s'affrontent et les luttes idéologiques s'engagent que la jeunesse socialiste s'affirme sur la tendance à l'autonomie qui semble devoir représenter le lien de continuité des traditions révolutionnaires étouffées par l'opportunisme

(A suivre).

HILDEN.

Quand manque un parti de classe...

A propos des événements d'Espagne

Nous avons d'abord pensé qu'il serait inutile de répéter au sujet de l'Espagne, nos appréciations quant au rôle de la social-démocratie dans ce pays. La fonction historique de cette dernière se dégage si lumineusement dans la période de l'après guerre qu'effectivement cela paraissait vain. Mais pour éviter toute spéculation, les critiques d'épicier tendant à faire croire que nous voulons épargner les socialistes afin de « taper » exclusivement sur les anarcho-syndicalistes, nous serons obligés de nous répéter.

La social-démocratie espagnole fut jadis un groupe insignifiant et personnifié en Pablo Iglesias, le « Bebel » ibérique, qui eut une certaine influence dans l'avant guerre, uniquement en raison de sa politique d'alliance avec les républicains bourgeois qui furent une force s'appuyant essentiellement sur les couches intellectuelles et petites bourgeois.

Après la guerre, favorisée par l'essor économique qui se manifesta dans tous les pays, y compris l'Espagne restée neutre, la social-démocratie n'en soutint pas moins directement — pour collaborer par après — la dictature de Primo de Rivera. A la chute de ce dernier, comme elle était l'unique organisation, organisée nationalement (les formations républicaines de l'ancienne ou de la dernière couvée existaient localement), elle gagna une influence supérieure à sa puissance réelle : 114 députés aux élections à la Constituante. Ce fait lui permit d'ailleurs de se poser en agent central nécessaire pour sauver l'ordre capitaliste dans les moments dangereux et de consolider, par après, l'ordre d'où la contre offensive put se jeter sur le prolétariat.

Pendant la dictature de Primo de Rivera, établie en 1923, et sous le gouvernement de transition Bérenguer qui lui

succéda en janvier 1930, s'opéra un morcellement des deux partis « historiques » de la bourgeoisie, ouvrant l'ère des partis se réclamant des classes moyennes : différents groupements républicains ne se distinguant pas très clairement les uns des autres et se situant aux côtés du parti radical de Lerroux, et du parti radical socialiste créé par la gauche du parti radical.

Ce qui caractérise cette période c'est, entre autres, le pacte de Saint-Sébastien, d'août 1930, conclu entre les différents partis catalans et les parti anti-monarchistes (socialistes, radicaux socialistes, radicaux, droite républicaine) et qui devait régler l'épineuse question de l'autonomie de la Catalogne et des provinces Basques ; c'est la tentative prématurée de décembre 1930 avec le soulèvement de la garnison de Jaca et la proclamation de la république à Madrid.

Le capitalisme possède une souplesse remarquable qui lui permet de s'adapter aux situations les plus difficiles, les bourgeois espagnols d'abord monarchistes comprirent bientôt qu'il était plus utile momentanément d'abandonner pacifiquement le pouvoir aux « mains amies » des socialistes et des républicains plutôt que de risquer une résistance pouvant mettre en danger leurs intérêts de classe. D'ailleurs toutes les divergences politiques qui se firent jour dans les formations républicaines se rattachèrent à la consolidation de son pouvoir. Par là même, du jour au lendemain, de monarchiste elle devint républicaine et lorsque les élections municipales du 12 avril donnèrent aux partis d'opposition anti-monarchistes une majorité — ils gagnèrent 46 sur 50 chefs-lieux de province — il se vérifia un changement pacifique du décor politique et l'abdication d'Alphonse